

NOS PÈRES ENNEMIS

Morts pour la France et l'Algérie • 1958-1959

Hélène Erlingsen-Creste
Mohamed Zerouki



ÉDITIONS
Privat

Extrait de la publication

Ouvrage édité avec le soutien du Conseil régional Midi-Pyrénées.

En couverture : © collections particulières.

© 2012, Éditions Privat
10, rue des Arts - BP 38028
31080 Toulouse Cedex 6
ISBN : 978-2-7089-6940-7
Dépôt légal : janvier 2012

Cinquante ans après l'indépendance de l'Algérie,
l'histoire racontée par les enfants
de deux soldats qui se sont combattus dans les montagnes
du Tell, entre Miliana et Chlef,
l'un était algérien, l'autre français.

« À mon père, Clovis Creste,
mort pour la France en Algérie en 1958. »

Hélène ERLINGSEN-CRESTE

« À mon père, Ibrahim Zerouki,
mort pour l'Algérie en Algérie en 1959. »

Mohamed ZEROUKI

Il y a cinquante ans, le 18 mars 1962, les « accords d'Évian » mettaient fin à une guerre coloniale qui n'avouait pas son nom. Le 1^{er} juillet 1962, l'Algérie devenait indépendante. Huit ans de combats violents et d'attentats sanglants.

Nous nous appelons Hélène et Mohamed et tous deux, orphelins de père, victimes collatérales de cette guerre, nous nous sommes rencontrés depuis peu et avons, ensemble, évoqué nos souvenirs.

De cette rencontre est né ce projet de livre.

Sommaire

Notre rencontre	7
Leur jeunesse	15
C'était l'Algérie	23
Le calme avant la tempête	31
La lutte s'organise	45
L'accueil en Algérie	63
Entre deux combats	77
Un conflit qui s'enlise	85
L'impasse	99
La peur	113
L'étau se resserre	127
L'adversaire se renforce	141
L'adieu aux pères	153
Une volonté de réconciliation	167

Notre rencontre

« Un jour, j'écrirai pour toi un long récit, il n'y manquera pas un détail, pas une lumière de bougie, pas une saveur... »

Jacques Derrida, *La Carte postale. De Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, 1980

C'ÉTAIT FAISAIT LONGTEMPS que je cherchais Mohamed, mais, après de multiples tentatives, j'étais prête à abandonner mon projet. Et puis, un jour, courant septembre 2010, alors que j'appelais le consulat d'Algérie à Bordeaux, l'agent d'accueil au standard me parla d'un certain Zerouki, fils de *chahid* (« martyr ») : « D'ailleurs, si vous voulez lui parler, il est là, à côté de moi. »

Je me présente et je lui parle de mon projet. Il paraît étonné et puis, très vite, enthousiaste.

C'est de notre enfance volée dont j'aimerais qu'on parle ensemble. Des images violentes, un choc, de la folie souvent. Je sais qu'il sera parfois dur de revenir sur notre passé qui s'entrechoque.

Nous allons parler de cette guerre, de cette ignoble guerre. D'un côté, des gens qui défendaient l'Algérie française et, de l'autre, des hommes et des femmes qui voulaient une Algérie indépendante. D'un côté, des soldats d'une armée régulière qui devaient remplir leur mission et, de l'autre, des *moudjahidines* d'unités clandestines qui se battaient pour la liberté de leur pays.

QUAND HÉLÈNE M'A DIT que son père avait été tué à Tacheta-Zouggara, cela m'a fait mal, car je connais cette région où ma grand-mère est née. Mon père et l'ensemble de ma famille y ont pris le maquis. Peut-être que les gens de ma famille ont tué son père... Mais c'était la guerre. En tant qu'Algérien, je sais que dans mon pays il y a encore des gens dont les blessures ne sont pas encore cicatrisées ; elles sont toujours vivaces. Ils auront beau jeu de me dire : « N'oublie pas qu'elle est la fille d'un militaire français et que tu es le fils d'un *moudjahid*. » Ces gens-là ne veulent pas parler parce que l'émotion est encore trop grande.

Mais nous, Hélène, on va ouvrir cette brèche et on va essayer de cautériser ces plaies. Certains vont l'accepter, d'autres pas, mais je dois le faire. Je le fais pour mes enfants aussi. Il faudrait qu'on grandisse. C'est dur d'en parler.

C'est ce qui a toujours manqué chez les générations qui sont parties : elles ne privilégient pas le dialogue, le fait de dire les choses telles qu'elles se sont passées, sans haine, sans rancune, avec amour.

Nous avons 6 et 16 ans quand nos pères sont morts. Et, comme tous les enfants du monde, nous étions proches et fiers d'eux.

Nous avons pris date pour nous rencontrer chez moi à Pessac, dans la banlieue bordelaise.

JE ME SUIS LEVÉE TRÈS TÔT ce matin d'octobre. Il commence déjà à faire frais et le brouillard ne m'engage pas trop à marcher jusqu'à la gare. Agen, ma ville, est située dans la vallée de la Garonne, une cuvette assez humide et souvent remplie de brumes matinales. Le train de 6 h 45 s'arrête à toutes les petites gares. C'est celui qui amène les voyageurs à leur travail : Port-Sainte-Marie, Tonneins, Marmande, Langon...

Une heure trente plus tard, j'arrive à Bordeaux, gare Saint-Jean. J'ai le cœur serré car je sais qu'il m'attend. C'est un peu comme si, ensemble, nous allions faire une longue marche à travers notre histoire à la fois si commune et si différente. Son pays, c'est l'Algérie, et le mien, la France. Mais ce matin, ensemble, nous en avons deux. Il aime le mien et moi je suis très attachée au sien.

À peine sortie du train, mon portable sonne. C'est lui : « Je suis dans le hall, au point rencontre. Tu ne pourras pas me louper. J'ai les cheveux gris et j'ai une sacoche marron foncé avec moi. »

Mon cœur bat car je me pose beaucoup de questions : « Et si j'allais être déçue ? S'il ne répondait pas à mes attentes ? S'il n'avait pas envie de me parler sincèrement ? Et si, et si... »

Trop tard. Mohamed est là, devant moi. Il est plutôt petit et trapu. Ses cheveux poivre et sel encadrent un visage assez marqué. Son sourire, son regard franc et sa main tendue vers moi me rassurent : « Bonjour Hélène. Comment ça va ? »

Lui a dû me trouver très grande et très mince. Je ressemble beaucoup à mon père, avec quand même les yeux clairs de ma mère. Nous formons un drôle de couple sur ce quai de gare. Quel est le plus ému des deux ?

Il avait pris un ticket de tram pour moi. Nous sommes allés directement chez lui, dans une citée HLM de Pessac, où il habite seul tout en gardant souvent ses trois enfants.

C'est ainsi qu'a commencé notre histoire qui, certes, n'allait pas bousculer l'ordre des choses et le cours du monde, mais qui, peut-être, mettra un petit caillou blanc sur le chemin de la réconciliation de nos deux pays.

À peine arrivés, nous prenons du thé avec de la menthe qui vient d'Algérie. « C'est la plus parfumée » me dit Mohamed. « Elle est sauvage et pousse comme elle veut chez nous. »

Nous nous trouvons tous les deux assis dans un salon très peu meublé où il n'y a vraiment que le strict minimum : une grande table, quelques chaises et, dans un coin, un canapé. C'est très épuré. Sur un mur, une photographie de son père Ibrahim qui portait le fez, ce couvre-chef si typique, en feutre, en forme de cône tronqué et qu'on appelle aussi « tarbouche ».

Sur cette photographie, il buvait aussi du thé. Ibrahim a toujours refusé de se faire photographier, car il avait peur qu'on plarde sa photographie sur les murs d'Alger avec celles des autres « terroristes ». Son visage ne devait pas le trahir dans la clandestinité, où il s'était volontairement plongé. Mon père, Clovis, grâce à un petit Kodak carré qu'il s'était offert pendant son voyage de noces, a été souvent pris en photographie. Malheureusement, il ne souriait presque jamais devant l'objectif.

Un petit magnétophone est sur la table pour enregistrer nos échanges.

Nous allons passer cette première journée à mieux nous connaître et, surtout, à parler de nos pères respectifs et des

Notre rencontre

combats qui les avaient séparés. Nous sommes heureux d'être assis côte à côte. Nous avons l'impression qu'à travers nous ce sont deux anciens adversaires qui se rencontrent... Enfin.

Qu'est-ce que ça voulait dire qu'être un soldat de l'armée coloniale pendant la guerre d'Algérie ? Qu'est-ce qui animait un *djoundi* (« soldat algérien ») qui deviendra vite un *mouhafed* (« commissaire politique ») dans le FLN ?

Leurs routes se sont probablement croisées, car ils se trouvaient tous les deux dans la même *mintika* (« zone ») du côté de Tacheta-Zouggara, petite commune à 900 mètres d'altitude, entre collines semi-arides et massifs montagneux, à environ 250 kilomètres au sud-ouest d'Alger, entre le massif de Zaccar et de l'Ouarsenis.

Pour plus de renseignements :

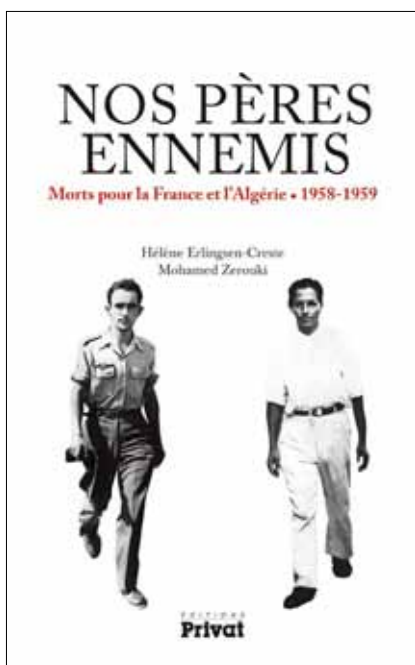
Éditions Privat
05 61 33 77 00

info@editions-privat.com
www.editions-privat.com

Corrections : Anne Desmier.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en janvier 2012
sur les presses de l'imprimerie France Quercy, à Mercuès (46).
Photogravure de la couverture : Ombre & Lumière (81).

Imprimé en France.



Nos pères ennemis

Hélène Erlingsen-Creste
Mohamed Zerouki

Cette édition électronique du livre
Nos pères ennemis d'Hélène Erlingsen-Creste et Mohamed Zerouki
a été réalisée le 20 janvier 2012 par les Éditions Privat.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 978-2-7089-6940-7).
ISBN PDF : 978-2-7089-0117-9